

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - (1) 45 51 34 14

La Médaille de la Résistance a cinquante ans



Le 9 février 1943, le général de Gaulle signait à Londres l'Ordonnance n° 48 et le décret n° 774 portant création de la Médaille de la Résistance Française destinée : "à reconnaître les actes remarquables de foi et de courage qui, en France, dans l'Empire et à l'étranger, auront contribué à la Résistance du peuple français contre l'ennemi et contre ses complices depuis le 18 juin 1940".

Il faut se souvenir où en était alors la guerre : von Paulus vient de capituler à Stalingrad, premier grand revers d'Hitler. Au même moment, alors que l'entrevue au Maroc de Roosevelt et Churchill avec Giraud n'a donné aucune solution aux problèmes de l'Afrique du Nord rentrée dans la guerre, le général de Gaulle se doit d'élargir sa base en France. Il a reçu peu avant Fernand Grenier à Londres, il écrira le 10 février aux membres du Comité central du P.C.F., à Daniel Mayer, secrétaire national du Comité d'Action Socialiste, au chef de *Ceux de la Résistance* pour leur dire qu'ils peuvent compter sur lui comme lui sur eux.

La veille, le Général avait tenu une importante conférence de presse consacrée à l'Afrique du Nord : il avait revendiqué que les lois de la République soient rétablies en Afrique du Nord avant tout accord avec les autorités qui y étaient demeurées ou de tendances giraudistes.

Il est manifeste que la création de la Médaille de la Résistance le même jour

Pierre Le Rolland
Président des Médailleurs
de la Résistance de Vaucluse

(suite p. 2)

Le centre de documentation juive contemporaine

Au lendemain de notre prochaine assemblée générale, comme nous le faisons un an sur deux, nous nous retrouverons pour visiter ensemble un "lieu de mémoire". Il s'agit du Centre de documentation juive contemporaine - C.D.J.C. -. Les Parisiennes parmi nous, pour la plupart, le connaissent déjà : il comprend en effet le monument du Martyr Juif Inconnu où nous nous recueillons la Journée Nationale de la Déportation pour commencer la marche-pèlerinage qui se poursuit vers le monument de l'île de la Cité.

Une massive urne de bronze occupe presque tout le parvis exigu du Mémorial. Un vaste escalier permet de descendre dans la crypte où reposent les ossements et les cendres rapportés des ghettos et des camps dès 1957. C'est cinq ans plus tard que le général de Gaulle inaugurerait au cours d'une cérémonie extrêmement émouvante, en avril 1962, le Mémorial des Martyrs de la déportation tout proche.

Le Centre de documentation proprement dit, fermé pendant deux ans, vient d'être rénové et agrandi, grâce à l'aide de la Ville de

Paris. Il peut maintenant accueillir familles, journalistes, historiens et chercheurs qui souhaitent consulter l'importante masse de documents rassemblés depuis plus d'un demi-siècle. C'est en effet en pleine occupation que des hommes courageux, et ô combien prévoyants, ont commencé à réunir les preuves des crimes perpétrés contre les juifs en France et en Europe.

Dès 1942, ISAAC SCHNEERSOHN a pris conscience de la nécessité d'amasser et de cacher témoignages et documents ; le 28 avril 1943, il réunit à Grenoble, alors zone d'occupation italienne, une quarantaine de représentants d'organisations clandestines juives pour créer ce qui sera le C.D.J.C. A la libération de Paris, le Centre rassemble ceux qui ont survécu et regroupe le trésor de leurs documents. Ils vont poursuivre leurs quêtes, notamment dans les archives de l'administration allemande en France et font du Centre le dépositaire officiel de tout ce qu'ils peuvent découvrir. Leur collecte sera utilisée par la justice

→



Notre rendez-vous, le 19 mars à 10 heures.

4° P. 46-16

internationale pour le procès de Nuremberg, puis lors des procès de criminels nazis, en particulier celui d'Eichmann et plus récemment de Klaus Barbie : ainsi c'est là que fut retrouvé le télégramme qui permit d'incriminer le chef de la Gestapo de Lyon dans la déportation des enfants d'Izieu.

Le Centre de documentation juive contemporaine est le plus grand fonds européen d'archives sur la "solution finale", plus de 600 000 documents, ainsi qu'une vaste bibliothèque. Lieu d'études et aussi lieu d'enseignement car il abrite, depuis sa rénovation, des expositions apprenant aux visiteurs, dont de nombreux groupes scolaires, ce que furent le sort des juifs sous le règne du nazisme, la résistance qu'ils opposèrent, l'aide qu'ils trouvèrent auprès de nombreux "justes". Nous y verrons l'exposition "Le Temps des rafles" qui fut présentée d'abord dans des salles de l'Hôtel de Ville de Paris à l'occasion du cinquantième du premier convoi de déportation, parti de la capitale le 27 mars 1942, et qui depuis est ou sera installée dans une dizaine de mairies, après avoir été largement visitée au nouveau Centre de Documentation et d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à

Lyon. Une autre série de panneaux et de photos rappelleront les grandes rafles de Marseille, de janvier 1943.

L'ensemble du Mémorial, de la crypte et du Centre est d'un accès facile (métro, autobus, parking). Les salles, petites, sur quatre étages, sont desservies par des ascenseurs. Je ne doute pas que cette émouvante visite nous apprendra beaucoup.

Denise Vernay

Courdimanche. Une commune fidèle aux souvenirs de la Résistance

Le 27 août 1944, après la libération de Paris, Claire Girard (la sœur d'Anise Postel-Vinay) et deux F.F.I. sont chargés de ravitailler un "corps franc" de la région parisienne. Arrêtés par un poste allemand au passage de l'Oise, on les emmène à la Kommandantur de Courdimanche et, de là, jusqu'à l'orée d'un bois, sous la garde de trois soldats en armes. Claire, qui comprend l'allemand, prévient ses camarades qu'ils vont être fusillés. L'un des F.F.I. réussit à s'enfuir dans le bois, l'autre, Raymond Berrivin est tué d'une balle dans la tête et Claire, qui cherche à s'échapper, meurt d'une rafale de mitraillette.

La commune de Courdimanche est toujours restée fidèle à la mémoire de ces deux jeunes Résistants, morts sur son territoire. Peu après la guerre, deux petites stèles ont été dressées sur le lieu de leur exécution. Une rue du village est devenue la *rue Raymond Berrivin* ; une place, la *place Claire Girard*. Et le souvenir de ces victimes s'est approfondi avec le temps. Le jeune maire de Courdimanche, M. Robert Marseille l'a évoqué plusieurs fois, lors de cérémonies récentes : en 1990, à l'inauguration d'une stèle pour le cinquantième de l'Appel du 18 juin ; en février 1992, à l'inauguration d'une salle du Collège, la salle "Claire Girard" ; en novembre 1992, à la bénédiction de deux cloches de l'église, dont l'une baptisée *Claire*, compte parmi ses parrains et marraines Christian Berrivin et Anise Postel-Vinay.

Le salle "Claire Girard" au Collège de Courdimanche, c'est celle du Centre de documentation et d'information. Ce collège, dirigé

par M^{me} Lagouanelle, a réalisé un effort tout à fait remarquable pour que ses élèves se rendent compte de "l'inconcevable", c'est-à-dire des horreurs du nazisme et, aussi, des risques de réapparition de violences ou de crimes inspirés par des aberrations similaires. Un "projet d'action éducative" a été organisé par deux professeurs, MM. Couriol et Dubreuil. Il est né, disent-ils, "d'une rencontre et d'une émotion ; une rencontre, celle du Mémorial pour la Paix, à Caen ; une émotion, celle provoquée par la profanation du cimetière israélite de Carpentras". Tous les élèves de dernière année (ceux des classes de Troisième) ont pris part à ce projet : entretiens avec d'autres Résistants ; conférences au Collège (notamment une excellente conférence de Raymond Aubrac) ; enregistrement de témoignages sur cassettes audio et vidéo ; rédaction d'articles, visites du Mémorial de Caen, des plages du débarquement et du cimetière américain ; voyage à Dachau... Tout a été fait pour que les élèves mesurent les atrocités du nazisme et les dangers des idéologies de même espèce.

Les *Lettres de Claire Girard* figurent, bien entendu, parmi les livres de la salle qui porte son nom. Ces lettres, le maire, M. Robert Marseille, en a lu plusieurs extraits à l'occasion des cérémonies dont j'ai parlé. Il l'a fait avec une émotion d'une évidente sincérité. Je voudrais moi-même en citer quelques lignes, que Claire a écrites peu avant sa mort :

Maintenant, ces mots "pour mon pays", prennent une signification vibrante... Je me suis sentie redevenir adolescente, c'est-à-dire tremblante devant l'exigence de la vie, mais aussi prête à tous les sacrifices, prête à abandonner définitivement mon moi et à ne plus penser qu'à une seule chose : servir.

Et en juin 1944, dans une lettre à sa mère : *Avoir ainsi lutté, lutté, combattu donne une force réelle... Ce sont Papa, Anise, François [tous trois déportés] qui, de leurs souffrances, nous apportent cette vigueur. Je me sens prête à toutes les bagarres.*

Mais si, mais si, Maman chérie, nous nous retrouverons tous pour fêter "notre" victoire. En effet, pour nous elle aura un sens que pour d'autres elle ne prendra jamais. Et vous savez, c'est une rude joie que d'avoir participé à cet immense effort. J'ai hâte de venir vous dire ma foi dans un avenir enfin plus heureux.

Grâce à ceux qui guident ou animent Courdimanche, on a le sentiment que l'esprit de ces lettres reste présent dans ce village.

André Postel-Vinay

La Médaille de la Résistance à cinquante ans (suite)

tend à indiquer que toute la Résistance est avec lui. C'est par décret qu'elle sera à chaque fois attribuée jusqu'au 31 mars 1947. En tout 47 247 médailles dont environ un tiers à titre posthume ; le 2 novembre 1945 une ordonnance a créé la Médaille de la Résistance avec Rosette dont les titulaires recevaient le titre d'Officier de la Résistance, 4 345 rosettes ont été ainsi attribuées.

3 800 femmes ont reçu la Médaille, avec ou sans rosette, beaucoup à titre posthume. La plus jeune titulaire de la Médaille de la Résistance est une petite fille de 10 ans, Christiane-Mauricette Delvalez, née à Lille le 5 mai 1934 et décorée le 31 mars 1947 : elle a su se taire pour sauver les siens face aux plus lourdes menaces de la Gestapo. Hélas cette cadette de la Résistance est morte il y a quelques années.

Ajoutons que 53 collectivités (unités, villes, communautés religieuses) ont reçu cette distinction dont seize avec rosette.

Combien restent-ils aujourd'hui de titulaires de la Médaille ? L'Association Nationale en regroupe quelque 2 800. Certes tous les survivants n'appartiennent pas à l'Association*. Ceux qui y viendraient y seraient accueillis avec grande joie par ceux et celles qui ont combattu pour la liberté de la France et du Monde.

Pierre Le Rolland

* Hôtel de la Chancellerie de l'Ordre de la Libération.
51 bis Bd de Latour-Maubourg - 75007 PARIS



Un frère et une nièce de
Claire Girard
auprès de la cloche.

A LYSE LESEVRE

Hommage à deux voix



GABRIELLE : Tu te souviens de la rue Lepic ? demande Lise. Bien sûr, je me souviens... et nous voilà parties ensemble pour le pays où le passé demeure. Un passé qui commence, pour moi, au moment où Lise quitte le foyer de la rue

Guynemer dont l'hébergement se termine et où elle s'installe dans cette petite maison située au fond d'une cour-jardin, fermée par une porte cochère. Refuge dont elle sait apprécier le charme malgré le dénuement qu'elle connaît alors et la perspective d'une opération que toutes, nous redoutons pour elle.

Lise et sa petite maison, Lise et son appartement de la Porte de Vanves. Lise, auprès de son fils Georges, rue Daveau – et ce deuil scandaleux, la mort de Georges, qui aura raison de ses dernières forces.

ANISE : Lise, immobilisée par sa colonne vertébrale brisée par Barbie, passait et repassait dans son cœur les beaux moments de sa vie, le bonheur à quatre avec l'époux et les fils, la vie passionnante et fraternelle dans les maquis au-dessus de Lyon, la satisfaction intense d'avoir pris sa part dans la lutte contre l'occupant. Cet aspect lumineux de sa vie l'emportait sur les épreuves insoutenables que son engagement lui avait coûtées : les abominables séances de torture, le camp de concentration, la mort de son mari à Dachau, la disparition de son petit Jean-Pierre dans le drame de Neuengamme. Elle avait fait son devoir, cela avait ruiné sa vie, mais son cœur douloureux était en paix. C'est pourquoi elle revenait souvent et longuement sur le passé, choisissant toujours des anecdotes amusantes qui lui permettaient de rire de bon cœur et de faire rire ses visiteurs... Car elle ne voulait peser sur personne.

GABRIELLE : "Les chênes qu'on abat", phrase célèbre trop souvent répétée, que pourtant je ne puis m'empêcher d'évoquer quand je pense à Lise Lesèvre.

Un chêne, certes, que les tortures de Barbie n'ont pas réussi à abattre, un chêne à moitié foudroyé qui survit aux horreurs du camp, un chêne à l'ombre duquel je suis allée bien souvent chercher refuge. Chère Lise, si belle et toujours élégante, même dans la vieillesse et dans ce fauteuil roulant qu'elle ne quittait plus. Lise, qui savait se moquer d'elle-même et rire de ses souffrances physiques. Lise à la répartie rapide, voire insolente et drôle, Lise qui restera pour nous l'image même du héros.

ANISE : Aurait-elle le courage d'aller à Lyon ? Revoir les yeux de Barbie ? La question ne se posait plus. Quoi qu'il pût lui en coûter elle irait, elle se dominerait, elle dirait la vérité. Cela allait de soi. Le courage indomptable, le sacrifice accepté jusqu'à la mort, la

dignité et la gaieté préservées à tout prix, tout cela allait de soi pour Lise.

Elle ne se serait pas reconnue sous le vocable de héros qu'elle incarnait pour nous.

Dans la première version de sa préface à son livre *Face à Barbie* elle avait écrit : "Un ami me demandait un jour : "Comment êtes-vous entré dans la Résistance ?". La question me surprenait, je ne me l'étais jamais posée. On n'entre pas dans la Résistance comme on entre en Religion. C'est une révolte intérieure qui grandit et vous pousse irrésistiblement... Vous pousse dans le vide : ... les soldats d'Hitler sont à Paris !"

GABRIELLE : La dernière fois que j'ai entendu sa voix, c'était au téléphone, au moment où je partais en vacances avec le regret de ne pouvant aller l'embrasser... Elle m'a dit : *A bientôt !*

A bientôt... Ces deux mots sont les seuls que nous pouvons prononcer maintenant en pensant à Lise et à toutes celles qui nous quittent et dont nous gardons le souvenir.

Lise Lesèvre avait écrit, avant l'extradition de Barbie de Bolivie, un article resté inédit qui contient des précisions terribles qui ne figurent pas dans son livre. On trouvera cet article dans le numéro de décembre 1992 de *Ravensbrück*, bulletin de l'Amicale de Ravensbrück.

Quant au livre de Lise, *Face à Barbie – Souvenirs-Cauchemars* de Montluc à Ravensbrück, (Les nouvelles Editions du Pavillon, Paris, 1987), il est malheureusement épuisé chez l'éditeur.

ANDRÉE FRANÇOIS



Ce n'est pas facile de vous parler de ma sœur. Si discrète, si gentille. Si tolérante sauf pour les crimes sur les enfants et la mort lente. Nous en avons eu un aperçu.

Nous connaissions la famille de deux résistants, André et Claude Camus. Et c'est Claude qui a osé parler à ma sœur en juillet 1943. Il venait de reformer la Résistance à Nancy et n'avait pas de point de chute. Nous avons Maman et moi tout de suite accepté et ce fut un début.

Maman et ma sœur ne reculaient devant rien. Porter les valises d'armes pour les maquis, aller à la gare attendre les résistants et les répartir chez nous et dans un autre appartement que nous possédions. Le poste de commandement se trouvait chez nous. Nous avions notre lieutenant qui fut tué aux pieds de Maman et aux miens. Nous avions essayé de le faire fuir par l'arrière de la villa le jour de notre arrestation, la milice attendait près de la verrière et ce pauvre Gérard a été abattu à nos pieds. (Son frère est mort au Mont Cassin enrôlé volontaire). Deux fils en quatre mois. Notre réseau était le réseau *Gambetta* détaché de Vezoul et de toute la Haute-Saône.

Notre arrestation début 1944. Je suis allée faire le guet avec notre lieutenant qui faisait sauter la sous-station de Nancy. Il ne fallait pas que les trains partent. J'ai dû m'approcher trop près et un Allemand m'a tiré dessus. C'est l'angle d'un mur qui m'a sauvée. Mais je garde une belle cicatrice sur la cuisse. La Gestapo ne trouvant pas le lieu des rendez-vous des résistants a remis le dossier entre les mains de la milice. Et ceux-ci ont trouvé...

Un jour Maman n'a pas été désignée pour aller à la gare. C'est André Camus qui y est allé. Heureusement six résistants allaient descendre du train et ont vu Camus encerclé par la milice. Il n'était venu qu'une seule fois chez nous. Dommage ! Car sous la torture il a donné notre adresse. Nous étions les deux plus jeunes de la prison Charles III. Bien sûr je ne le connaissais pas, mais il n'avait plus d'ongles. Il y a eu onze fusillés du réseau.

La milice a eu le culot de nous mettre à la prison Charles III avec les droits communs. Cinq jours après quel spectacle ! Nous passions au quartier allemand. Nous avons été battues comme plâtre – tant par la milice que par la Gestapo. Enfin ce fut le départ pour Romainville et les trains à bestiaux à Pantin pour Ravensbrück. Vingt jours après ma sœur quittait le block 15 pour Hanovre. Elle était en fin de chaîne pour contrôler les masques à gaz. Avec cinq ou six camarades elles ont décollé ce qui servait de sûreté mais cela a été vu par les SS. Et on est venu leur couper les ongles au ras. Ma sœur a dit simplement "je ne pourrait peut-être plus jouer de piano !" Mais la nature étant bien faite tout est rentré dans l'ordre et cela a recommencé avec des clous et des épingles. Il fallait le faire, n'est-ce pas ?

Puis les Anglais ont approché de Hanovre et sur la route dans les sables des carrières elles sont arrivées, les pauvres, à Bergen Belsen. Ma sœur a vu les Anglais arriver, le maire de Bergen Belsen porter les cadavres sur les charriots et puis plus rien, le semi-coma ; les Anglais l'ont ramassée assise contre un tas de mortes. Elle a été sauvée de justesse et n'est rentrée à Paris que le 7 juin 1945 avec une infirmière anglaise. Elle est partie en sana, moi sur une planche à Arcachon pendant quatorze mois.

Les réflexions de ma sœur au plus gros du danger : "La France nous appartient, il faut que cela se fasse". "Papa est content de nous, nous sommes d'une famille d'officiers, vous comprenez ?"

Elle a appris le décès de Maman au block 28 à son retour. Maman est décédée le 16 février 1945, heureusement m'a-t-elle dit que le drapeau à croix gammée ne flotte plus sur la place Stanislas. Elle avait été obsédée de le voir. Maman portait à Ravensbrück le n° 38851, disant "je passe la première, car il y a sans doute un mauvais coup à recevoir", ma sœur le n° 38852 et moi 38853.

Ma sœur est décédée le 29 septembre 1992 dans son sommeil. Le Prêtre est venu malgré tout et je suis sûre qu'elle veille sur nous toutes.

Elle aimait tant la vie !

Yvonne FRANÇOIS

MARLYSE GUTHMANN-LUCCIONI 1917-1992



Marlyse Guthmann était d'une famille alsacienne de Colmar, mais elle se réfugia à Paris en 1939 lorsque la ville de Strasbourg, où elle apprenait le beau métier de jardinière d'enfants, fut entièrement évacuée.

L'inspectrice des jardins d'enfant, de Paris était alors Madame Girard, la mère de notre camarade Anise Postel-Vinay. Marlyse fit la connaissance d'Anise et dès 1940 elles cherchèrent à passer en Angleterre pour s'engager dans la France Libre. Hélas ! tous les plans échafaudés s'écroulèrent les uns après les autres... Faute de mieux, Anise se mit à faire du renseignement militaire au profit des Anglais, mais il lui était interdit d'en parler à quiconque, pas même à Marlyse. Celle-ci, de son côté, n'avait pas le droit de parler de ce qui se passait dans les vastes locaux de son jardin d'enfants de Clichy, si bien qu'Anise fut arrêtée et déportée sans savoir que le premier étage du jardin d'enfants de Marlyse abritait une des plus grosses imprimeries de *Défense de la France*, ni que Marlyse cachait chez elle un petit garçon juif. [L'enfant et ses parents survécurent à la guerre.]

Par une journée torride d'août 1944, Anise qui traînait en prison et à Ravensbrück depuis deux ans, eut la stupeur de voir arriver Marlyse, avec tout le lot des "57 000", bien maigre, mais avec un regard bleu indompté et le sourire aux lèvres. Marlyse n'avait alors guère de nouvelles de sa famille de Colmar. Ce n'est qu'à la libération qu'elle apprit que deux de ses jeunes frères avaient été enrôlés de force dans la Wehrmacht. L'un d'entre eux avait réussi à se mutiler lui-même sur le front russe en se tirant une balle dans le bras, amortie avec de la mie de pain. Il revint en permission et réussit à entretenir sa blessure jusqu'à la fin de la guerre. L'autre frère fut caché, avec un autre "Malgré nous" polonais dans la cuisine des Guthmann. Le père de Marlyse était charpentier et avait aménagé une cachette confortable !

Comme la plupart des "57 000", Marlyse connut un des pires périples des Françaises en Allemagne : le travail glacial sur le terrain d'aviation de Koenigsberg in Neumark, sans bas ni manteau, le premier retour à Ravensbrück sous l'horrible tente en février 1945, puis l'envoi sur un autre terrain d'aviation à Rechlin, qui servait accessoirement de camp d'extermination, avec suppressions de nourriture et de vêtements et sélections pour la chambre à gaz.

Du petit groupe des camarades de Marlyse, la plus jeune "Doudou", Georgette Berthet,

mourut au camp. Adrienne Steverlynck survécut, mais ne retrouva pas son mari, abattu lors de son arrestation. Les trois autres, dont Marlyse, revinrent gravement touchées par la tuberculose.

x x x

Claire Chevrillon, qui tient maintenant la plume, ne fit la connaissance de Marlyse qu'en 1947. Une amitié naquit rapidement entre elles, qui ne se démentit jamais.

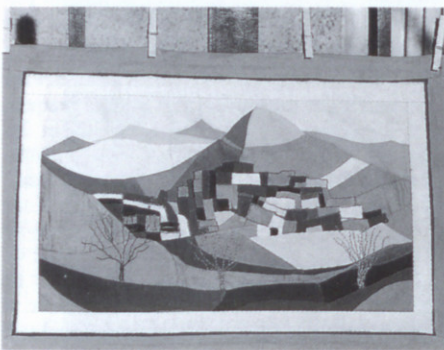
Je ne la voyais que de loin en loin car elle disparaissait périodiquement en sanatorium.

Longtemps classée comme contagieuse, il lui fut interdit de prendre un travail qui la mette au contact d'autres personnes, sous peine de perdre l'allocation qui la faisait vivre. C'est ainsi qu'elle se mit à la traduction d'ouvrages scientifiques, anglais et allemands, passant de longues journées dans un appartement minuscule, aux prises, entre autre, avec de graves difficultés personnelles.

Je la revois dans son sombre logis qu'elle arrangeait avec amour et perfection. Peut-être repoussait-elle par ses soins ses visions de déportation ? Elle-même, dans son apparence, avec ses pommettes roses et ses yeux bleus, gardait un air de candeur joyeuse que je reliais à l'époque de sa vie, brusquement coupée, où elle suivait sa vocation de jardinière d'enfants.

En 1958, la création d'un Centre Culturel à Fès me fut proposée et Marlyse, maintenant guérie, accepta sur le champ de me seconder. Rien ne nous préparait à cette fonction au Maroc. Au cours du voyage Marlyse me dit que peu avant elle avait eu un rêve saisissant : devant elle, une immense mer bleue qu'elle devait traverser, – sur l'autre bord elle trouverait le bonheur. Dans ma proposition, elle avait aussitôt reconnu son rêve.

Marlyse ne pratiquait pas de religion, mais elle était profondément sensible au mystère de ce monde, et convaincue qu'il était doublé d'un monde spirituel, invisible, que la plupart des gens ne perçoivent pas.



*Vue d'AZROU, Moyen-Atlas
L'un des très nombreux patchwork
réalisés par Marlyse.*

Notre Centre Culturel était sous la tutelle de la Mission Culturelle Française au Maroc. En fait, le noyau principal du Centre était la bibliothèque, et Marlyse en fut l'âme. Les salles ne tardèrent pas à se remplir, les lecteurs, à partir des grands lycéens, venaient de tous les horizons. C'est aux étudiants marocains que Marlyse donnait le plus de temps. Naturellement très bruyants et loquaces, ils apprenaient avec elle à se discipliner et à se servir eux-mêmes. L'atmosphère paisible de liberté et de confiance qui régnait surprenait beaucoup de nouveaux arrivants. Bientôt une annexe pour enfants fut créée dans la Médina dont la bibliothèque fut dirigée aussi par Marlyse.

Après sept ans de service, elle quitta le Centre Culturel pour épouser un "Français du Maroc", Joseph Luccioni, ancien conseiller juridique du roi Mohamed V. Luccioni était un grand érudit de la culture marocaine et l'inlassable curiosité intellectuelle de Marlyse fut comblée. Le rêve de ce bonheur qu'elle trouverait de l'autre côté de la grande mer bleue se réalisait !

Et avec l'heure de la retraite, un autre rêve que Marlyse fit souvent à Ravensbrück allait aussi se réaliser : elle se voyait dans une petite maison en haut d'une colline ! Eh bien !, les Luccioni se firent construire une petite maison sur une colline de Provence et ils y furent heureux jusqu'au bout, malgré la mort de Joseph et la longue maladie de Parkinson qui finit par emporter Marlyse. Pour elle, toutes ses épreuves n'avaient rien enlevé à la beauté de la vie. Dans son cercueil, elle le portait encore sur son visage.

Claire Chevrillon

Une amie disparaît...

Denise Gastinel avait une personnalité hors du commun. D'une famille vouée aux lettres, elle devint elle-même enseignante. Résistante, elle échappa à l'arrestation mais pas à la révocation de son poste de professeur quand elle est de retour à Paris où elle "travaille" avec l'équipe d'Alexandre Parodi.

Après la libération et le retour des déportés elle reprend l'enseignement à Paris. De 1959 à 1968, elle collabore à *Voix et Visages* par des chroniques de livres d'études sur la Résistance et prône, dès cette époque, la nécessité d'informer la jeunesse sur le passé de leurs parents : *Faut-il se taire ? Faut-il parler ?... Un double respect, celui des âmes qui nous sont confiées, et celui d'une humanité à la fois déshonorée et indigne d'être héroïque nous invite au silence... J'ai souvent été frappée de voir certaines déportées élever systématiquement leurs enfants dans l'ignorance de ce qu'elles avaient subi. Volonté d'oubli et de pardon ? Pudeur de la souffrance ?... Pour-tant nos enfants ont le droit de savoir et le devoir d'admirer. Ils ont aussi la responsabilité de demain et l'obligation d'être vigilants.*

Denise Gastinel est morte. Nous n'oublions pas ses leçons de courage et son enthousiasme communicatif.

SUZANNE LATAPIE-BOUVARD



Le 23 octobre dernier notre amie Suzanne Latapie s'éteignait à Vannes.

C'est à Saint-Marcel, village morbihannais proche de Malesherbes, où se trouvait sa maison familiale que Suzanne avait participé à la Résistance comme infirmière du maquis. Arrêtée au début des combats en juin 1944, elle fut conduite à Vannes puis à Romainville. Après un arrêt à Sarrebrück, elle devient le numéro 47239 à Ravensbrück.

Avec sa cousine Annick Philouze et quelques compagnes venues de Bretagne, elle repart très rapidement en transport pour le Kommando de Neubrandenburg. Toutes celles qui l'ont cotoyée durant cette période douloureuse gardent d'elle l'image d'une amie douce, profondément généreuse, réconfortante par sa sérénité et son courage.

Après un bref retour à Ravensbrück, Suzanne subit la terrible épreuve de l'évacuation en wagon à bestiaux, jusqu'au camp de Theresienstadt. Près d'elle, combien meurent du typhus durant le "voyage" ou à l'arrivée ? Atteinte elle aussi c'est de l'hôpital de Theresienstadt qu'elle sera rapatriée.

Retour bien douloureux : sa maison, son village incendiés, les terres abandonnées ! Courageusement, Suzanne ne baissera pas les bras et saura redonner vie à ce petit coin de Bretagne qu'elle aimait tant.

Tout naturellement elle participera activement à la création du "Musée du Souvenir". Il y a quelques mois, elle avait eu la joie d'y accueillir Geneviève, notre présidente, lui faisant les honneurs de ce lieu de mémoire créé dans l'Espoir d'une Paix durable. Car, comme nous toutes, Suzanne pensait, le disait aussi que : "L'épreuve de la Déportation remet en cause la vision des choses, de la société et de l'au-delà, la conception de la vie, notre propre vie n'ayant plus la même importance".

Aujourd'hui, si notre tristesse est grande il reste à jamais dans nos cœurs le souvenir d'une amie, d'une des nôtres.

Jacqueline Fleury

seul but, précise Eric Conan, présenter des faits, faits authentifiés soit par un document administratif, soit par un double témoignage".

Gérés par l'administration française ces camps d'internement ont été pour cela même voués à l'oubli. Eric Conan les fait surgir de l'ombre, mais il éclaire en même temps, face à la bêtise et à la brutalité, les actes individuels de quelques uns : médecin, gendarme, infirmière, commandant de camp, évêque, qui, sauvant l'honneur, bravent la bureaucratie vichyssoise.

Fondé en 1990 le prix Philippe Viannay – Défense de la France est "destiné à récompenser un ouvrage récent – ouvrage paru ou à paraître – portant sur la résistance au nazisme en France ou en Europe de 1940 à 1945". Le jury réunit cinq historiens dont plusieurs sont d'anciens résistants : René Rémond, Lucie Aubrac, Renée Bédarida, J.-P. Azéma et Hélène Viannay, présidente de l'Association Défense de la France.

Former une nouvelle génération, telle fut une des principales préoccupations de Philippe Viannay qui, après avoir été l'un des cofondateurs du mouvement et du journal *Défense de la France*, créa, entre autres, la paix venue, le Centre de Formation des Journalistes et le Centre Nautique des Glénans. Que la fondation qui porte son nom rappelle le prix à payer pour la défense de la liberté, tel est le but poursuivi, ainsi que le rappelle Hélène Viannay en ce 27 novembre 1992 qui se trouve être le sixième anniversaire de la mort de Philippe, son mari.

Marie-Suzanne Binétruy.

Remise du Prix

PHILIPPE VIANNAY – DÉFENSE DE LA FRANCE

Le dépouillement des archives, l'accès à des témoignages jusqu'alors inconnus, ces deux données – grâce auxquelles se précise aujourd'hui l'histoire de la Résistance – ont commandé le choix du jury qui, le 27 novembre 1992, décerna pour la seconde fois le prix Philippe Viannay – Défense de la France. Ce jour-là, au Palais du Luxembourg, choisis entre vingt-huit candidats, deux lauréats hors du commun ont été à l'honneur.

Le premier, Claude Monod, est mort au combat à vingt-sept ans, le 2 avril 1945. A sa femme et à ses trois enfants il laisse un carnet de notes et divers rapports que rassemble en 1985 son fils Jean. C'est à leur publication, avec quarante-huit ans de retard, que contribuera le montant de ce prix : cinquante mille francs.

Sitôt démobilisé, alors qu'il est promis à un bel avenir de chirurgien, l'interne Claude Monod entre à *Défense de la France* et se retrouve en mai 1944 chef régional FFI de la Région D (Bourgogne, Franche-Comté), point de jonction en septembre 1944 de l'armée De Lattre et de la 2^e D.B.

Ce que nous livrent ses écrits, c'est l'histoire de ce commandement de mai à septembre 1944, soit, en un premier temps, les difficultés de coordination entre des maquis disparates et souvent indisciplinés, puis, après la dissolution des FFI, les problèmes touchant leur reconnaissance et leur intégration dans l'armée régulière. Pour son compte, Claude Monod devenu, après un stage dans une école de cadres, capitaine d'active sera tué le 2 avril 1945 en franchissant le Rhin avec la 1^{re} Armée.

Par ses observations dignes d'un officier d'état-major, Claude Monod comble une

lacune dans l'histoire de la Résistance. Par son souci d'introspection, il restitue son cheminement de résistant, les motivations de son engagement, son enthousiasme... ses colères... ses désillusions : "1940 – Je voulais être ramené par l'intensité du risque à mes possibilités réelles... 1944 – Quelle scission spirituelle entre la France qui se bat et celle qui ne se bat pas... On croyait que les FFI ouvrieraient leurs bras aux FFI... Nous n'aurons pas connu la joie simple du peuple. La Gestapo hurlait à la mort, maintenant ce sont les comités de Libération. Nous avons été trop jeunes de dix ans dans la lutte et maintenant nous sommes trop vieux de dix ans."

Et René Rémond de conclure : le jury comblé a trouvé une haute figure dans celui qui écrivait aussi : "Je suis peut-être fait pour prendre des risques, mais sûrement pas pour profiter des risques que j'ai pris. Je veux que mes enfants vivent libres."

Le second prix est attribué à Eric Conan, journaliste à l'*Express*, pour son livre *Sans oublier les enfants* publié en 1991 chez Grasset. A l'origine de l'ouvrage se trouvent les témoignages ou les documents officiels recherchés par l'auteur lors d'une enquête sur les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande.

Par sa méthode exemplaire, souligne J.-P. Azéma, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et membre du jury, un tel journaliste rejoint la tribu des historiens. La qualité de sa recherche lui permet de faire revivre, mêlant horreur et émotion, ces deux camps où, venus du Vel. d'Hiv. et promis à Auschwitz, transitent, soixante jours durant – du 19 juillet au 16 septembre 1942 – trois mille cinq cents enfants juifs de deux à seize ans. "Je n'ai qu'un

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Anise Postel-Vinay (24560) fait part de la naissance de son petit-fils Pierre Postel-Vinay.

DÉCÈS

Nous regrettons le décès de nos camarades : M^{me} Schlumberger, Paris, janvier 1992.

Elisabeth Grosclaude, Paris, 1992.

Jeanne Encontre, Nîmes, décembre 1992.

Anne Philippi (44243), Meisenthal, 15 décembre 1992.

Charlotte Larcher Ruallem (57692), Biscarosse, 20 décembre 1992.

Lucienne Boucaud (38792), Lyon, 27 décembre 1992.

Raymonde Rivron (51261 – 10118), Longjumeau, 9 janvier 1993.

Andrée Merle, Paris, janvier 1993.

Notre camarade Jeanne Sivadon, le Mas d'Azil, a perdu son frère le 15 décembre 1992.

Georgette Kleszczowski (57000), de Paris, a perdu son fils Jean.

Roberte Boucher (57000), de Montereau, a perdu son petit-fils Jérôme.

Justine Fogel (44238), de Bitche, a perdu sa sœur.

AVIS DE RECHERCHE

M. Tribolet recherche tout renseignement concernant M^{me} Éliane Lenoir, déportée résistante. Écrire à l'A.D.I.R. qui transmettra.

ASSEMBLÉES 1993 ET ÉLECTIONS

Elles auront lieu le 18 mars 1993 à l'hôtel ADAGIO*
257/263 rue de Vaugirard, 75015 Paris
Tél. : 40.45.10.00 – Bus 39, 49, 70 – Métro "Vaugirard"

En 1993 l'Assemblée Générale se tiendra sur deux journées puisque l'année 1993 ne comportera pas de rencontre interrégionale. Le programme de ces deux journées sera le suivant :

Jeudi 18 mars

14 h 30 - **Assemblée Générale Extraordinaire** des membres de l'A.D.I.R. à l'Hôtel Adagio, pour obtenir l'autorisation éventuelle d'une modification des statuts de l'Association permettant de porter la cotisation annuelle à 100 F minimum.

15 h - **Assemblée Générale Ordinaire.**

18 h 30 - Ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe.

19 h 30 - Dîner à l'Hôtel Adagio (240 F).

Transports assurés par autobus.

Vendredi 19 mars

10 h - Visite du **Centre de Documentation Juive Contemporaine**, 17, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris (métros : Pont-Marie, Saint-Paul – bus : 69, 76..., parking).

12 h 30 - Déjeuner, au restaurant très proche : *Le Trumilou*, 84 quai de l'Hôtel de Ville (175 F).

* *Prix des chambres pour congressiste :*

722 F TTC simple ou double

Petit déjeuner 65 F.

(Attention aux conditions d'annulation)

Parking payant.

*
* *

ÉLECTIONS

Membres sortants : M^{mes} Anthonioz, Charpentier, Fleury, L'Herminier, Mella, Vernay.

De plus, le 23 novembre 1992 le Conseil d'Administration a coopté en qualité d'administrateur, en remplacement de M^{me} de Renty, nommée membre d'honneur, M^{me} Marguerite Dupré qui se présente à vos suffrages.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée Générale de leur cotisation 1993 auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R. – C.C.P. Paris 5.266-06 D, et, si besoin, d'envoyer leurs pouvoirs (deux cette année).

Un colloque sur la Mémoire à Lyon

Les 15 et 16 octobre 1992 – déjà 4 mois ! – le colloque international *Résistance et Mémoire, Les leçons de la mémoire*, s'est tenu à l'occasion de l'inauguration du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, organisé par la ville de Lyon.

La première matinée a été consacrée à la cérémonie d'ouverture et à la visite de ce vaste ensemble situé avenue Berthelot dans ce qui fut le siège de la Gestapo en 1943 et 1944 ; il vous en sera parlé dans un prochain numéro de *Voix et Visages*.

L'après-midi, un public très nombreux, plus de deux mille personnes, s'est réparti entre deux tables rondes, fonctionnant simultanément, pour écouter d'anciens résistants et des historiens sur le thème de la résistance. Un programme riche, presque trop riche, car il n'était imparti que quelques minutes à chaque intervenant. Dans son bref exposé, "Les femmes dans la Résistance", Geneviève de Gaulle-Anthonioz a magistralement éclairé la diversité des femmes engagées et celle de leurs actions.

Le projet fort ambitieux annoncé pour la seconde journée portait sur la mémoire, devoir de mémoire et de vérité, devoir de garder présent l'esprit de la résistance conduisant à la transposition de cet esprit face

aux différents conflits actuels. Les personnalités fort diverses qu'il était audacieux, assurément, de vouloir réunir, entre autres un Égyptien, des Israéliens, un Russe, un Iranien et le Président Mario Soares, ont conclu, avec les Français présents sur le podium, sur un espoir de plus grande tolérance et de respect des droits de l'homme, devant un public toujours aussi attentif. Tous et chacun avaient évoqué les efforts qu'ils poursuivaient dans le cadre de leur pays et de leur organisme.

M. Michel Noir, maire de la Ville de Lyon initiatrice de ce colloque, a clos ces rencontres sur un rappel de la responsabilité individuelle dans l'engagement du souvenir et un appel aux enseignants et aux éducateurs pour tirer, avec leurs élèves, leçon de cette histoire, vue avec cinquante ans de recul, rapportée aux événements du temps présent.

Les Actes du colloque seront sans doute publiés dans un avenir proche.

Durant ces deux journées les jeunes, venus nombreux, et les moins jeunes se sont succédés devant l'écran qui passait en continu un montage réalisé pour cette occasion, et exceptionnellement autorisé par les autorités judiciaires, de témoignages-temps forts du procès Barbie. Tous en sortaient bouleversés.

Les culottes

Séchant sur le rare gazon
On voit les culottes pensives
Qui font des rêves de lessive
D'eau de javel et de savon.
Elles ont toutes grises mines
Un air fripé, le fond terreux,
Et regrettent l'éclat neigeux
Qu'elles avaient étant gamines.
Elles pensent aux jours bien heureux
Où étant petites culottes
Elles avaient des regards bleus,
Un fond rose et l'air pas trop sottes
Alors qu'elles frônaient gentiment
Leurs broderies et leurs dentelles.
Ah ! comme elles savaient être belles
Et qu'elles avaient l'air provoquant.
Mais les culottes ont vieilli
Elles sont devenues immenses,
Leur taille a beaucoup épaissi
Elles comprennent leur déchéance
Taillées dans un tissu grossier.
Elles voudraient n'être pas trop laides
Et agitent d'un air niais
Deux jambes étroites et raides.
Elles ont des pièces au fond
Et des trous béants, tare honteuse.
Elles sont affublées de galons,
Tiraillées par des mains nerveuses,
Mais il reste un charme caché,
Dans nos culottes étendues
Et quand nous venons les chercher
Elles ont toujours disparu.
Sans culottes qui m'écoutez
Réformez un peu vos manières,
Laissez à leurs propriétaires
Les pantalons qu'elles ont frottés.

Madeleine Guérin
"Nicole"

(composé à Hanovre en septembre 1944)

APPEL

Les déléguées de l'A.D.I.R. ont diffusé auprès de leurs adhérentes anciennes **déportées** un questionnaire émanant de la *Fondation pour la Mémoire de la Déportation*, à laquelle l'A.D.I.R. est associée. Et cela pour permettre à une équipe d'historiens de choisir des témoins pour le projet "Mémoire vivante" : une centaine d'interviews audio-visuelles centrées sur la déportation, aussi diverses et représentatives que possible.

Nous vous demandons de **les renvoyer à votre déléguée très rapidement**. Celles qui n'auraient pas reçu le formulaire peuvent en faire la demande au secrétariat parisien de l'A.D.I.R.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6